ODéON
Direction Olivier Py
THEATRE DE L'EUROPE

Prométhée enchaîné

Création

*d'*Eschyle
texte français, adaptation & mise en scène Olivier Py

14 - 19 février 2012
Ateliers Berthier 17e

Location 01 44 85 40 40 / www.theatre-odeon.eu

Tarifs de 6€ à 28€ (série unique)

Horaires du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h et les mercredi 15, samedi 18 et dimanche 19 à 17h

Odéon-Théâtre de l'Europe
Ateliers Berthier
Angle de la rue Suarès et du bd Berthier Paris 17e
Métro (ligne 13) et RER C Porte de Clichy

Service de presse
Lydie Debièvre, Camille Hurault
01 44 85 40 73 / presse@theatre-odeon.fr

Dossier et photographies également disponibles sur www.theatre-odeon.eu

Prométhée enchaîné

Création

*d'*Eschyle
texte français, adaptation & mise en scène Olivier Py

14 - 19 février 2012
Ateliers Berthier 17e

---

décor & costumes
Pierre-André Weitz
lumières
Bertrand Killy

avec

Céline Chéenne	*Pouvoir et Force, Le Choeur*
Xavier Gallais	*Héphaïstos, Océan, Io, Hermès*
Olivier Py	*Prométhée*

production Odéon-Théâtre de l'Europe

Extrait

PROMÉTHÉE
Ciel divin, vents rapides, source des fleuves,
Sourire des vagues sans fin sur la mer,
Terre mère immense et toi soleil, ciel qui vois tout !

Voyez un dieu supplicié par les dieux !
Voyez-moi, humilié par le jeune chef des bienheureux,
Attaché pour des siècles, ignominieusement,
Je pleure sur aujourd'hui et je pleure sur demain,
Ah ! Où et quand finira mon malheur ?

Mais je sais, je connais ma douleur par avance,
Il faut vivre son sort avec un coeur léger,
Rien ne peut empêcher la force du destin ?

Mon malheur est trop grand, je ne peux pas le taire.
Impossible silence, impossible parole,
C'est ce que j'ai donné de ma main aux mortels
Qui me vaut d'être là accablé de malheur.
Le feu que je portais au creux de ma férule
Est la source des arts et de la connaissance.
Voilà quelle est ma faute, voilà mon châtiment !

Me voilà attaché à la face du ciel.

Moi l'ennemi de Zeus et de ses courtisans,
Enchaîné pour avoir trop aimé les humains !
Un parfum, une rumeur, obscurément s'avance
Qui vient ? Un homme ? Un dieu ? Un demi-dieu ?
Dans ce lieu sans retour, admirez ma douleur.
Voyez-moi enchaîné, je suis un dieu qui souffre !
Comme un battement d'ailes dans le souffle des cieux !
J'ai peur, qui vient ?

Prométhée enchaîné, d'Eschyle, traduction Olivier Py, Actes Sud - 2011

Cinq ans avec Eschyle

Si vous n'allez pas au théâtre, le théâtre peut aller à vous. Et même, il le doit. Car le théâtre, selon Olivier Py, n'a pas à rester enfermé en lui-même. S'il est vraiment destiné à chacn, s'il a vocation à s'ouvrir à tous, alors il est de son devoir de s'exposer, à tous les sens du terme. Le théâtre doit rester assez souple pour s'extraire de sa carapace instituionnelle et s'avancer à la rencontre de ceux et celles qui deviendront peut-être son public. Mais de ce qui aurait pu n'être qu'une mission parimis d'autres, Olivier Py souhaita dès son arrivée en 2007 à la tête de l'Odéon faire une aventure artistique inédite, puisant chez le plus ancien poète dramatique de quoi intérroger l'époque et dégageant d'un matériau qui passe à juste titre pour particulièrement complexe des éléments de récit et d'enjeu qui soient directement accessibles à tous.

Dès les premiers mois de son mandat, pour entamer son dialogue au long cours avec le premier des Tragiques, Olivier Py monta donc sa propre version intégrale de *l'Orestie*. Pourquoi Eschyle ? Il y a sans doute d'abord eu, chez Py, le désir de se mesurer personnellement à l'archaïsme d'une poèsie et d'un univers mythiques qui l'ont toujours fasciné. Eschyle est d'ailleurs le premier poète tragique dont on ait rejoué les pièces : c'est avec lui, pour la première fois, que la célébration poétique s'affranchit du rituel et inaugure la grande tradition de la culture. Enfin, Olivier Py est sans doute de ceux qui estiment qu'aux grands maux il faut de grands remèdes, donc de grands noms : la meilleure façon de convaincre de nouveaux spectateurs que le théâtre de repertoire s'adresse également à eux consiste avant tout à rendre possible leur rencontre. Afin donc que le "théâtre d'intervention" voulu par Py devînt une véritable invitation au voyage dramatique, autant relever franchement le défi et travailler sur le créateur le plus distant, en apparence, de la langue et des interrogations de l'époque. Cela étant, le choix d'Eschyle impliquait plusieurs décisions artistiques, d'ailleurs liées entre elles. Après la grande mise en scène "traditionnelle" de *l'Orestie* sur la scène historique du 6e arrondissement, comment faire pour qu'Eschyle circule dans d'autres contextes, comment amorcer la circulation des publics entre un lieu singulier, central, prestigieux, et les mille et un tréteaux anonymes dispersés dans les quartiers les plus divers ? Olivier Py savait qu'il lui faudrait, sans rien sacrifier de son énergie et de son exigence artistique, signer des versions concises, directes, immédiatement compréhensibles, et pouvant être interprétées par un à trois comédiens dans les établissements scolaires, les lycées, les entreprises ou tout autres espace pouvant réunir une petite heure durant la parole et l'écoute. Et pour tenter l'expérience, il décida de se confronter d'entrée de jeu à l'un des atres les plus lointains du ciel tragique : *Les Sept contre Thèbes*.

"L'art et la révolte ne mourront qu'avec le dernier homme"

Albert Camus, *L'homme révolté*

«Le *Prométhée* est une pièce politique», affirme d'entrée de jeu Olivier Py. Ce qui ne va pas sans paradoxe apparent. La politique n'est-elle pas l'affaire de la *polis*, donc des citoyens mortels qui la constituent ? Or la trilogie que formait *Prométhée enchaîné, Prométhée délivré, Prométhée porte-feu* (et dont le premier volet est seul à avoir survécu) se jouait à peu près entièrement entre Immortels. Mais la politique n'est pas à entendre ici en son sens le plus étroit. Elle prend sa source sur l'Olympe. Platon, dans un mythe célèbre du Protagoras, rappelle d'ailleurs que l'humanité n'aurait jamais pu survivre grâce aux seuls dons de Prométhée, car le feu et le savoir technique n'enseignent pas à vivre ensemble ; faute de l'art politique, que le Titan n'avait pu dérober à Zeus, les hommes se seraient depuis longtemps entre-massacrés jusqu'au dernier. Même les dieux, s'ils sont rationnels, doivent régler leurs rapports selon certaines lois, observer certains principes, ne pas s'en tenir à la simple et brutale loi du plus fort. Même Zeus doit rendre hommage à la justice, s'il ne veut pas que sa royauté ne soit que tyrannie. Et la tyrannie, qui est négation de toute communauté, exaltation de l'arbitraire, pose une question qui est politique par excellence. Faut-il plier devant sa violence ? La sagesse n'est-elle que la prudence de qui sait survivre, et Prométhée est-il fou de se dresser contre le nouveau maître du monde ? Eschyle, poursuit Olivier Py, nous donne dans sa dernière pièce «une leçon d'insurrection». Une leçon, pour les simples mortels, difficile entre toutes à suivre, puisque parmi les dieux mêmes, seul le Titan a osé désobéir aux ordres. Quand Prométhée prend le risque de dérober le feu pour assurer le salut des hommes, il le fait en toute connaissance de cause, sans le moindre espoir de se soustraire aux terribles conséquences de son geste. Lui dont le nom même indique, en grec, qu'il sait d'avance ce qui doit arriver ne peut ignorer quel châtiment l'attend. Tel est son héroïsme : avant même de passer à l'action, il a «le sens des combats perdus».

Mais la tragédie grecque telle que la concevait Eschyle n'est-elle pas «un drame qui finit bien», comme l'affirmait Olivier Py il y a cinq ans déjà, alors qu'il s'attaquait à *l'Orestie* ? Aussi a-t-il songé quelque temps à compléter cette dernière étape d'un *Prométhée déchaîné*, afin de nous rappeler que le pessimisme apparent de la tragédie n'est qu'une illusion de perspective.

Si nous avions conservé l'ensemble de la trilogie, nous serions mieux en mesure d'apprécier comment le conflit apparemment inexpiable entre Zeus et Prométhée s'achevait en réconciliation. Cependant, Py a renoncé à doter le texte antique d'un prolongement contemporain. C'est que la tonalité sombre du *Prométhée*, même si elle s'explique surtout par les hasards de la transmission textuelle, n'est pas pour déplaire à Py. Il se trouve en effet qu'il a entrepris de travailler sur sa version du poème au moment même où se déclenchait le Printemps arabe. Nul ne pouvait alors prédire quelle issue connaîtraient à court terme les mouvements insurrectionnels en Egypte, en Tunisie, en Libye. Py a relu Eschyle à la lumière de ces événements, tout comme il a ressenti l'insurrection à la lumière du poète tragique. Et ce Printemps l'a fait songer à Camus, qui écrivait dans *L'Homme révolté* : «l'art et la révolte ne mourront qu'avec le dernier homme». Le pouvoir est toujours exposé à la tentation de la démesure, il l'est essentiellement et inévitablement – c'est là son point aveugle. Il est donc tout aussi fatal qu'il provoque la révolte et la résistance. Mais cette fatalité ne s'accompagne d'aucune garantie de victoire. La seule certitude de Prométhée, calme malgré la souffrance, c'est que Zeus devra bien finir par comprendre quelque chose qu'il ignore

encore. Alors, il lui faudra faire un pas vers celui qu'il tourmente et refuse d'entendre. Même écrasée, anéantie, la révolte laisse une trace, un écho – une attente qui est son héritage. Elle «prouve par là qu'elle est le mouvement même de la vie et qu'on ne peut la nier sans renoncer à vivre». Voilà tout. Si Prométhée est immortel, c'est qu'il incarne cette certitude, aussi indestructible, dit Olivier Py, qu'un volcan endormi qui doit se réveiller un jour.

Daniel Loayza

Prométhée enchaîné

Sur les frontières extrêmes de la Scythie, terre sauvage et déserte entre toutes, un être couvert de chaînes garde obstinément le silence. Tout à l'heure, une fois laissé seul, la voix de Prométhée s'élèvera pour prendre à témoin tous les élements : « Ether divin et vents aux ailes vives, / sources des fleuves, rire innombrable de la mer, / Terre, mère de tous les êtres, / et toi, cercle tout-voyant du Soleil ! »Mais pour l'heure, il se tait, sans daigner répondre aux outrages. Un couple de puissances l'escorte, Kratos et Bia, Force qui parle et Violence toujours muette. Le forgeron divin, Héphaïstos, s'apprête bien malgré lui à obéir aux ordres de son père, car Zeus veut que Prométhée, « celui qui songe à l'avance », expie dans la solitude son trop grand amour des hommes (dans la bouche de Kratos, dès le vers 11, c'est la toute première fois dans la littérature grecque conservée qu'apparaît le mot « philanthrope »). Un pouvoir nouveau ne peut-il donc naître sans brutalité ? Le règne de Zeus semble s'inaugurer sous le signe de l'arbitraire. Tous ses adversaires, même les prodigieux Titans, ont disparu devant lui – tous sauf Prométhée, relégué au bord du monde, mais toujours exposé aux regards des hommes et des dieux, tant pour servir d'effrayant exemple que pour réjouir ses ennemis. Mais si le dieu suprême néglige lui aussi la justice, combien de temps pourra-t-il espérer régner ?... Après cette septième et dernière étape, le directeur de l'Odéon aura visité dans son intégralité l'oeuvre du premier des grands tragiques. Pour conclure le cycle ouvert par *l'Orestie*, Py a choisi de ne traiter le *Prométhée enchaîné* qu'en dernier lieu. De fait, les dieux n'apparaissent sous forme visible dans aucune des autres pièces conservées : ce n'est que dans *Les Euménides* (qui concluent *l'Orestie*) et dans le *Prométhée* que le divin envahit la scène. Et dans cette dernière tragédie, il l'investit si massivement qu'on n'y voit quasiment plus aucun être humain : tout se joue entre Immortels. Mais l'ombre de l'humanité est partout sensible. Car si Prométhée a été condamné par Zeus, le nouveau dieu souverain, à être rivé à un rocher du Caucase, sur l'un des confins du cosmos où un vautour viendra chaque jour lui ronger le foie, c'est parce que, comme on sait, le Titan s'est permis de dérober au profit des hommes un peu de braise au creux d'une tige de roseau, et qu'il leur en a fait don, avec une étincelle d'intelligence, afin qu'ils puissent faire mieux que survivre et rendre au divin le culte de reconnaissance qu'il lui doit... Comment opérer le partage entre mortels et immortels ? Au terme de son périple à travers la poésie d'Eschyle, Olivier Py retrouve la question sur laquelle tout a commencé : celle que pose, encore et toujours, la justice.

Repères biographiques

Eschyle (526-456 av. J.-C.)

Eschyle a composé au moins 73 drames selon les biographes anciens (90 selon d'autres sources) et remporté 13 victoires de son vivant, la première en 484. Ce succès ne se démentit pas après sa mort, puisque la cité lui rendit un hommage exceptionnel en acceptant que ses pièces soient à nouveau représentées au concours. Si mal connue que soit la vie d'Eschyle - comme d'ailleurs celle de Sophocle et celle d'Euripide - on peut retenir quelques faits qui sont sûrs, et pour certains très significatifs. Né à Eleusis, la ville où se déroulaient les mystères célébrés en l'honneur de Déméter et de sa fille Coré, ces mystères auxquels ils fut initié, et dont on l'accusa plus tard d'avoir violé le secret, il appartenait à l'une de ces grandes familles athéniennes. Il était adolescent lorsque, dans les dernières années du VIe siècle, Athènes chassa les tyrans fils de Pisistrate puis, sous l'impulsion de Clisthène, se dota de sa première constitution démocratique. Et il était en âge de combattre lorsque la Grèce dut se défendre contre les attaques des Perses ; ce fut d'abord celle des troupes de Darius que les Athéniens surent repousser à Marathon où ils furent presque seuls face aux Barbares ; ce fut ensuite celle de l'immense armée de Xerxès qui déferla en Grèce centrale, força le passage des Thermopyles en dépit de l'héroïque résistance du roi de Sparte Léonidas, envahit l'Attique et incendia Athènes, avant d'être enfin battue sur mer à Salamine (480), et l'année suivante sur terre à Platée. Eschyle a combattu à Marathon, et de nouveau à la bataille de Salamine qu'il raconte, huit ans plus tard, dans Les Perses. Il appartient à la glorieuse génération de «Marathonomaques» que la Grèce célèbre encore un siècle plus tard, et il n'a vécu que les années montantes de l'époque classique, celles qui voient s'affermir la démocratie athénienne mais aussi le prestige d'Athènes dans l'ensemble du monde grec, son hégémonie, sa prospérité économique, le rayonnement exceptionnel de sa culture. Son oeuvre en conserve la trace évidente, et on peut tenir pour très symbolique cette sorte d'alliance entre le poète et Périclès, qui allait gouverner Athènes pendant les années de son plein épanouissement, entre 460 et 430, alliance scellée en 472 quand Périclès fut désigné comme chorège pour la représentation des *Perses*. Après la représentation de *l'Orestie* qui fut à Athènes son dernier succès, Eschyle quitta sa patrie pour gagner la cour du tyran de Syracuse, Hiéron, où il avait déjà séjournée. Il mourut en Sicile, à Géla, deux ans plus tard. De son oeuvre il ne nous reste, outre de nombreux fragments et de nombreux titres, que sept tragédies : *Les Perses,* représenté en 472 *; Les Sept contre Thèbes* (467) ; *Les Suppliantes*, pièce qui date probablement de 463, et ouvrait la trilogie des Danaïdes (les deux pièces suivantes pouvaient être les Egyptiens et les Danaïdes) ; *l'Orestie* (458), seule trilogie complète que nous ayons conservée, où se succèdent *Agamemnon*, *Les Choéphores* et *Les Euménides* ; une pièce enfin dont nous ne connaissons pas la date, et dont certains doutent même, aujourd'hui encore, qu'elle ait été composée par Eschyle, *Prométhée*, ouverture d'une trilogie qui s'achevait sans doute par la délivrance du Titan, et sa réconciliation avec Zeus.

Olivier Py

Olivier Py, dirige l'Odéon-Théâtre de l'Europe depuis le 1er mars 2007.
Après une hypokhâgne, puis une khâgne et l'ENSATT, Olivier Py entre en 1987 au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique. Un an plus tard, il fonde sa propre compagnie et commence à assurer lui-même la mise en scène de ses textes, parmi lesquels, au Festival d'Avignon, *La Servante, histoire sans fin*, un cycle de cinq pièces et cinq dramaticules d'une durée totale de vingt-quatre heures, (1995) et *Le Visage d'Orphée* (1997).
Nommé en 1998 à la direction du Centre Dramatique National/Orléans-Loiret-Centre, il y crée entre autres *Requiem pour Srebrenica*, *L'Apocalypse joyeuse, Épître aux jeunes acteurs*. Sa mise en scène du *Soulier de satin*, de Paul Claudel, reçoit le prix Georges-Lherminier du meilleur spectacle créé en région. En 2005, création d'une trilogie : *Les Vainqueurs*. En 2006, nouvelle création : *Illusions comiques,* qui tourne dans toute la France.
Nommé en 2007 à la direction de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, il y crée en 2008 *l'Orestie* d'Eschyle, puis trois contes de Grimm, dont une création : *La Vraie Fiancée.* En 2009, il crée *les Sept contre Thèbes* d'Eschyle (spectacle à deux comédiens joué dans les écoles , les comités d'entreprises, les associations...), puis reprend *Le Soulier de Satin* de Paul Claudel avant de créer *Les Enfants de Saturne* aux Ateliers Berthier. En 2010, il poursuit son travail sur Eschyle avec la création des *Suppliantes*. En 2011, il a écrit et mis en scène *Adagio* (pièce sur François Mitterrand), dans la grande salle de l'Odéon, puis en avril il a présenté *la Trilogie Eschyle (les Sept contre Thèbes, les Suppliantes, les Perses)*. En septembre 2011, il créée *Roméo et Juliette,* dont il a réalisé la traduction, qui tourne actuellement dans toute la France.
Depuis une dizaine d'années, Olivier Py a abordé la mise en scène d'opéra. Dernièrement : *The Rake 's progress* de Igor Stravinsky à l'Opéra Garnier (mars 2008) ; reprise de *Tristan und Isolde* au Théâtre du Quai à Angers, à la Cité des Congrès de Nantes et au Grand Auditorium de Dijon (mai-juin 2009) ; *Idoménée roi de Crète*, de Mozart, au Festival d'Aix-en Provence (juillet 2009) ; *Lulu* d'Alban Berg Grand Théâtre de Genève, (février 2010), *Roméo et Juliette* de Charles Gounod au Nederlandse Opéra d'Amsterdam. Puis, *Mathis der Maler* de Paul Hindemith à l'Opéra Bastille et *Les Huguenots* de G. Meyerbeer au Théâtre de la Monnaie de Bruxelles.

La plupart des oeuvres d'Olivier Py sont éditées chez Actes Sud.

Repères biographiques

Céline Chéenne

Après le Conservatoire de Rennes sous la direction de Guy Parigot, elle entre à l'Ecole du Théâtre National de Bretagne en 1991 (première promotion) où elle travaille avec Robert Cantarella, Hans-Peter Cloos, Didier-Georges Gabily, Matthias Langhoff, Claude Régy, Bruno Böeglin, Bruno Bayen…
En 1994, elle rencontre Olivier Py et joue dans *L'Architecte et la Forêt* et *La Serinette*, pièce et dramaticule du cycle *La Servante,* puis dans *Le Visage d'Orphée* (Cour d'Honneur du Palais des Papes), *La Jeune Fille, le Diable et le Moulin* et *L'Eau de la vie* (d'après deux contes des frères Grimm, *L'Apocalypse joyeuse, Le Soulier de satin* de Paul Claudel, *Les Vainqueurs, La Jeune Fille, le Diable et le moulin* et *l'Eau de la vie* (nouvelle version).
Elle joue Electre dans *L'Orestie* d'Eschyle, traduit et mis en scène par Olivier Py au Théâtre de l'Odéon et fait la création d'un nouveau conte de Grimm écrit et mis en scène par Olivier Py, *La Vraie Fiancée* . Elle reprend la même année et toujours à l'Odéon, *Le Soulier de Satin,* puis en 2012, *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, traduit par Olivier Py.
Elle travaille parallèlement avec Robert Cantarella (*Sa Maison d'été* de Jane Bowles), Irina Dalle (*Le Chant du tournesol, Lueurs d'étoile*), Olivier Balazuc (*L'Institut Benjamenta* d'après Robert Walser, *Le Chapeau de paille d'Italie* de Eugène Labiche), Julia Zimina (*Le Gars* de Marina Tsvétaéva, *Les Serpents* de Marie N'diaye), Thibaut Fack (*Woyzeck/Wozzeck* d'après Georg Büchner et Alban Berg), Mylène Bonnet (*Journée de noces chez les Cromagnons* de Wajdi Mouawad).
Au Centre Dramatique National d'Orléans, elle participe au comité de lecture et aux journées Pur Présent (lecture de pièces contemporaines) de 1999 à 2007.
Au cinéma, elle a joué dans *Paroles* de Chantal Richard et dans *Les Yeux fermés* d'Olivier Py.

Xavier Gallais

C'est au début des années 90 que Xavier Gallais se lance dans une carrière riche à ce jour d'une bonne quarantaine de spectacles et marquée par de très grands rôles : il a notamment joué Cyrano de Bergerac pour Jacques Weber (2001), Tartuffe pour Jean-Luc Revol (2000), Roberto Zucco pour Philippe Calvario. Ce dernier rôle lui vaut le Molière 2004 de la Meilleure Révélation Théâtrale Masculine après une nomination dans la même catégorie en 2003 pour *Beaucoup de bruit pour rien*, de Shakespeare, mis en scène par Benoît Lavigne, dont il est l'un des acteurs-fétiches : sous sa direction, il a incarné Roméo (*Roméo et Juliette*, de Shakespeare, 2005), interprété Tchekhov (*La Salle n° 6*, 1998), Albee et Panizza (*Zoo Story* et *Le Concile d'amour*, 1995-1996), Molière (*La Jalousie du Barbouillé*, 1999-2001), Philippe Haïm (*La Journée des dupes*, 2000), Woody Allen (*Adultères* le Prix Raimu 2006 du Meilleur Acteur dans une Comédie), ou encore Tennessee Williams (*Baby Doll*, 2009-2010). Mais au fil du temps, sa route a également croisé celles de Michel Fau (*Nono*, de Sacha Guitry, 2010), Arthur Nauzyciel (*Ordet*, de Kaj Munk), Daniel Mesguich (*Le Prince de Hombourg*, 2005 ; *Electre/Médée*, d'après Sophocle et Euripide, 2000), entre autres. Xavier Gallais a lui-même signé quelques mises en scène de textes de Ghelderode, Durringer ou Pirandello ; la dernière en 2006 *(Les Nuits blanches*, de Dostoïevski, au Théâtre de l'Atelier). Il est actuellement au théâtre de la Madeleine dans *Faim*, d'après le roman de Knut Hamsun, qu'il a adapté à la scène avec Floriant Azoulay.
Depuis 2007, Xavier Gallais a tourné dans une demi-douzaine de téléfilms, ainsi que dans cinq longs-métrages signés Jean Becker, Frédéric Berthe, Jérôme Le Gris ou Jean-Michel Ribes. Dernier en date : *Bienvenue parmi nous,* de Jean Becker (2011).